



HAL
open science

Introduction. L'Écosse de Charles Nodier, un Eldorado romantique

Sébastien Vacelet, Georges Zaragoza

► **To cite this version:**

Sébastien Vacelet, Georges Zaragoza. Introduction. L'Écosse de Charles Nodier, un Eldorado romantique. Charles Nodier, Trilogie écossaise: Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse - Trilby, ou le lutin d'Argail - La Fée aux Miettes, n°27, Honoré Champion, pp.7-48, 2013, Champion Classiques série "Littératures", 9782745325624. hal-02455940

HAL Id: hal-02455940

<https://hal.science/hal-02455940v1>

Submitted on 3 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

INTRODUCTION

L'Écosse de Charles Nodier, un eldorado romantique

À son retour d'Écosse en juillet 1821 et une fois la publication de sa *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse* en vue, Nodier se doit de mettre un point final à ce défi littéraire qui a consisté à rendre compte de l'altérité à laquelle il venait d'être confronté. Si l'exotisme connaît par nature des latitudes diverses, comment en exprimer les degrés ? Si le dépaysement est réellement une notion quantifiable, comment en témoigner auprès de la variété des sensibilités de ses contemporains et devant l'immensité de la postérité ? C'est dans le chapitre XXII de son récit de voyage, « Productions naturelles », justement entièrement composé à son retour à Paris, contrairement à l'ensemble du volume, que Nodier semble avoir apporté une réponse spectaculaire à ces lancinantes questions par une comparaison censée renseigner le lecteur sur la nature et, peut-être, la violence de l'enchantement lié du dépaysement qui fut le sien :

Il est question dans l'histoire de la conquête du Mexique d'une petite ville bâtie en pierres si brillantes que les compagnons de Fernand Cortez s'imaginèrent de loin qu'elle était d'argent ; mais Fernand Cortez n'avait pas de minéralogistes avec lui, et il serait un peu hasardé d'avancer qu'il entrât du micaschiste dans sa construction. Quoiqu'il en soit, cette illusion se renouvelle souvent aux bords du lac Lomond, et particulièrement au cap pittoresque de Firkin, remarquable par la nature et la physionomie des rochers qui descendent vers le rivage¹.

On aurait tort de minorer l'importance de cette observation ou d'en faire une simple anecdote sous couvert de pittoresque sauvage, pour les plus sensibles, ou d'informations historiques et minéralogiques, pour les plus érudits. Si le récit des frères d'armes d'Hernán Cortés foulant le sol d'un monde *nouveau*, qui n'était pas encore tout-à-fait le Nouveau Monde, est effectivement attesté par des historiens contemporains de Nodier², l'allusion à la *Conquista* et à des découvertes *fabuleuses* dont les réalités en trompe-l'œil auraient pu fournir matière à un illustre fabuliste, doit nous alerter sur la valeur à accorder à cette comparaison entre le Mexique de Cortés et l'Écosse de Walter Scott. Car c'est bien sur le mode de

¹ Voir *Promenade*, p. 177

² « Au moment d'entrer dans la ville, quelques cavaliers qui avaient pris les devants rapportèrent l'étonnante nouvelle que "les façades de Cempoalla étaient recouvertes d'argent poli". Ce n'était par malheur qu'une couche de stuc très brillant, particulière aux principaux édifices. Les soldats rirent beaucoup de la crédulité de leurs compagnons. » (William H. Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique*, trad. Amédée Pichot, Paris, Firmin Didot, 1846, p. 258).

l'analogie avec la découverte des Amériques, événement de l'histoire de la civilisation occidentale correspondant au plus haut degré de confrontation collective à l'Autre et à l'Ailleurs, que Nodier entend faire comprendre le sentiment qui l'anime et les impressions qui furent les siennes, celles d'un voyageur du début du XIX^e siècle découvrant les paysages et les mœurs des Highlands d'une Écosse ayant miraculeusement conservé la parure, les bijoux et les parfums de l'antique Calédonie.

L'Écosse de Nodier, celle de la décennie 1820-1830, jouit pourtant d'un prestige européen très récent forgé dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle sous l'autorité intellectuelle des philosophes du *Scottish Enlightenment* (Lumières écossaises) et des audaces archéologiques d'Ossian, par l'intermédiaire de James Macpherson, puis, au début du XIX^e siècle, par le génie créatif d'un Walter Scott inventant un genre en soi : le roman historique. Autrement dit, ce sont bien deux vagues successives qui forment l'âge d'or de l'Écosse moderne, celle qui fit d'Édimbourg « l'Athènes du Nord ». Mais il fut des époques plus reculées où l'Écosse aurait, au contraire, fait fuir n'importe quel voyageur volontaire ou de circonstance, lettré ou non. Des périodes anciennes (les Romains eux-mêmes, confrontés aux indomptables peuples du Nord, durent se résoudre à abandonner l'idée de coloniser la partie septentrionale de ce qui allait devenir la Scotia) jusqu'aux premières années du XVIII^e siècle, c'est une image et une réputation contraires qui s'étaient imposées : celle d'un territoire « au bord du néant³ » et particulièrement rude, à l'image de la sauvagerie de leurs habitants, une terre en proie à des climats impossibles et difficile d'accès, si éloignée qu'on la considérait à la périphérie du monde habité et, par voie de conséquence, à la marge du monde civilisé. La problématique de l'eldorado n'est-elle pas indéfectiblement liée à l'éloignement et l'isolement, source de visions utopiques et de représentations fantasmatiques ? L'historien Michel Duchéin met en exergue ce que nous qualifierons de degré d'*excentricité* - au sens propre comme au figuré - qui dominait dans les mentalités de ces époques reculées au sujet de la géographie de l'Écosse et la perception que l'on avait alors de ses habitants :

Dans le monde d'aujourd'hui, la notion d'éloignement géographique est devenue toute relative. Il n'en était pas de même au Moyen Âge et même jusqu'au XVII^e siècle. L'Écosse était alors, pour les Européens du continent, l'extrémité du monde habité. Noyée dans les brumes, battue par les tempêtes : nombreux sont les témoignages qui la décrivent comme quasi inaccessible. Les îles du Nord et de l'Ouest, surtout, appartenaient à peine à la sphère de l'humanité commune ; au XV^e siècle, l'Italien Aeneas Silvius Piccolomini, futur pape Pie II, acceptait sans scepticisme apparent des récits fantastiques sur les Orcades comme, à la même

³ Jean-Claude Crapoulet, *Histoire de l'Écosse*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?, 1980, p. 10.

époque, on croyait aux cyclopes et aux monstres à tête de chien en Afrique. Cela est anecdotique, mais explique l'étonnante ignorance dont la plus grande partie de l'Europe faisait preuve à l'égard de l'Écosse⁴ [...].

Parallèlement, idées reçues, *a priori*, préjugés et dénigrements seront durablement présents dans les représentations de l'Écosse. À l'époque même de la *Conquista*, l'historien et chroniqueur écossais Robert Lindsay témoigne que sous le règne de Jacques V d'Écosse (1512-1542), le légat du Pape, ébahi devant le banquet qui lui était alors offert, fit à ses hôtes écossais la confidence selon laquelle les autres pays identifiaient la terre de Wallace et de Bruce comme « le trou du cul du monde » (nous citons), métaphore suffisamment éloquente pour manifester le degré d'incompréhension, de méconnaissance et le procès en sauvagerie qui régnait alors dans les esprits continentaux, y compris les plus cultivés, à l'égard des Écossais et de leur patrie⁵.

L'Écosse n'a pas son Jean de Léry⁶. Elle ne reçoit pas, à la Renaissance, la visite d'un voyageur continental au regard désintéressé et motivé par la seule curiosité de l'altérité, sans jugement de valeur sur la réalité observée. Le regard romantique sur l'Autre n'est pas encore, en la matière, exempt de tout discours équivoque ou de cas d'incompréhension réciproque. C'est par exemple le cas de Nodier remarquant que bon nombre des femmes de Glasgow, toutes classes sociale confondues, marchent dans les rues de cette ville pieds-nus. La nudité partielle ou totale étant traditionnellement, depuis la découverte des Amériques, un facteur d'appréciation récurrent pour démontrer le manque de civilisation des peuples qui la pratique, cette étrange observation ne manqua de susciter la critique ou la colère de certaines des lectrices écossaises de Nodier, dont la femme de Walter Scott elle-même, alors que Nodier, mû par des motivations poétiques, n'avait aucune intention préjudiciable à l'égard des habitantes de Glasgow⁷. L'ambiguïté de Nodier est également parfois de mise dans le réalisme

⁴ Michel Duchein, *Histoire de l'Écosse*, Paris, Fayard, 1998, p. 12/13. Les Orcades forment un archipel écossais de soixante sept îles au Nord de la Grande-Bretagne.

⁵ Voir Robert Lindsay of Pitscottie : *The History of Scotland; From 21 February, 1436 to March, 1565* [...], Édimbourg, Baskett & C^{ie}, 1728, p. 147. Walter Scott fait allusion à cette édifiante anecdote dans le chap. XXIV de *Waverley*.

⁶ Rappelons que Jean de Léry (1536-1613) séjourne dix mois au Brésil entre le 7 mars 1557 et le 4 janvier 1558 et publie vingt ans plus tard, en 1578, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* où il rapporte ses observations et une description générale du Brésil et du peuple Tupinamba en particulier. L'œuvre est fondatrice d'une littérature du regard sur l'Autre et l'Autre, tant dans la méthodologie que dans le commentaire : l'auteur se garde de tout jugement de valeur excessif et systématique et instaure ce qui sera un modèle pour l'anthropologie moderne. Considéré comme un « chef-d'œuvre de la littérature cosmographique », le livre de Léry fut effectivement le livre de chevet de Claude Lévi-Strauss (*Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, p. 92).

⁷ Voir, en annexe p. 664-667, le témoignage d'une conversation qu'Amédée Pichot eut avec W. Scott et la femme de ce dernier sur le sujet.

pittoresque qu'il met en œuvre dans ses descriptions. En décrivant le « chef de la tribu écossaise, avec [...] son bonnet de cacique, [...] ses brodequins quadrillés qui rappellent, comme toutes les étoffes du pays, le tatouage des anciens habitants [...], son bâton de cytise recourbé en signe de commandement, sa demi-nudité sauvage »⁸, Nodier dresse le portrait d'un habitant du Nouveau Monde. Mais l'éloge, parce que c'en est un, ne sera pas apprécié en ces termes par les Écossais eux-mêmes⁹. L'organisation du clan écossais, compte tenu de l'autorité de son chef et des valeurs qui unifient son groupe, lui-même reconnaissable par des traits vestimentaires distinctifs, est peut-être proche de celle de la « tribu » des Indes occidentales. Et Nodier, fin lexicographe, n'ignore pas que le mot « cacique », apparu avec la découverte puis la colonisation des Amériques, provient de l'arawak et désignait précisément un « Prince du Mexique et [des] autres régions d'Amérique »¹⁰. L'évocation de la « demi-nudité sauvage » enfin, illustre un bel exemple d'exotisme digne des autochtones d'« El Dorado » dont la polarité est néanmoins, cruelle réalité des mappemondes, géographiquement inverse par rapport à la latitude de ce dernier. Mais Nodier n'est pas Candide et sait parfaitement où il se trouve et ne feint pas de l'ignorer¹¹. À ses yeux, l'analogie entre certains éléments du folklore des Highlands et les us et coutumes des territoires de l'Amérique¹² colonisés par les Espagnols et les Portugais n'est certainement ni réduction, ni assimilation : c'est un principe esthétique de figuration où l'exotisme a partie liée avec l'égotisme, puisque Nodier y met bien du sien, de ce qu'il connaît de voyages ou d'expériences antérieures, de ses lectures, de ses affects, de sa sensibilité romantique, pour décrire et restituer la nouveauté à laquelle il a été confronté *in vivo*. Stylistiquement d'ailleurs, cette technique qui consiste à

⁸ Voir *Promenade*, p. 141.

⁹ Su le sujet, voir le compte rendu d'époque de *Promenade* paru dans le *Blackwood's Magazine* (1822), traduit en annexe p. 638-663.

¹⁰ Ch. Nodier, art. « Cacique », in *Vocabulaire de la langue française*, Paris, Didot, 1836, p. 120.

¹¹ « Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis et les émeraudes. Où sommes-nous ? s'écria Candide, il faut que les enfants des Rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or et les pierreries. Cacambo était aussi surpris que Candide. Ils approchèrent enfin de la première maison du village. Elle était bâtie comme un palis d'Europe. [...] Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reste de la Terre, et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre ? C'est probablement le pays où tout va bien ; car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Voltaire, *Candide, ou l'Optimisme [...]*, s.l. [Genève], s.n. [Cramer], 1759, p. 141-146.

¹² En 1809, Nodier a le projet de franchir l'atlantique, pour s'installer en Louisiane : « une grande maison de commerce m'offre un petit emploi à La Nouvelle-Orléans. [...] en un mot, à pareil jour qu'aujourd'hui, j'espère écrire ton nom sur les sables du Meschacébé, ou parler de toi dans la hutte d'un Chippevais. Tu ne doutes pas que ma Désirée [son épouse] ne me suive. Elle n'a pas hésité un moment, et déjà elle ne rêve que nos rizières et nos magnolias. » Lettre à Charles Weiss, février-mars 1809, in *Correspondance de jeunesse*, édition de Jacques-Remi Dahan, Genève, Droz, 1995, tome 1, p. 310.

« décrire l'inconnu au moyens de termes connus »¹³ s'inscrit dans une longue tradition cosmographique, celle du journal de Christophe Colomb. Par ailleurs, la représentation paradisiaque de l'Écosse de Nodier est aussi à mettre en lien avec l'Eldorado américain et l'histoire de la Conquête, via l'intertexte de la bible et l'épisode de la *Genèse* en particulier. L'imaginaire écossais de Nodier se nourrit ainsi, par écho aux discours cosmographiques de la Renaissance, d'images multiples d'un Éden retrouvé. *Promenade* augure ainsi d'une contemplation qui relève de la révélation mystique face à la beauté et aux « singularitez », au sens où les cosmographes du XVI^e siècle l'entendaient, d'un lieu (con-)sacré qui donne au mot *paysage* la valeur d'un mot-valise réunissant « pays » et « visage » :

Je ne sais pas si tout le monde éprouverait la même chose, mais je n'ai jamais senti plus profondément la puissance religieuse des noms poétiques que sous les sapins de Balva, ou à l'aspect du point encore indécis que mon guide me montrait du doigt, du haut des montagnes d'Argyle, en me disant : Voilà Morven !¹⁴

Si l'Éden infuse la cosmogonie des paysages des Highlands, il trouve également place à l'échelle du microcosme urbain d'une petite ville d'Écosse : Greenock. Les caractéristiques baroques de la maisonnette de la Fée aux Miettes, lieu utopique par excellence, et la richesse de son jardin, merveille topographique, sont là pour nous le rappeler. Si la localisation de cette maison si particulière est avérée dans le récit de Nodier à Greenock, celle-ci demeure, comme par enchantement, introuvable lorsque Daniel, sur les ordres de son maître, tente d'en retrouver la trace : « âme qui vive à Greenock n'a ouï parler de la Fée aux Miettes ; et quant à sa maison de l'Arsenal, il faut que ces messieurs du génie l'aient fait démolir. »¹⁵

Cette représentation mythique de l'Écosse sous l'angle d'un eldorado nordique a certes de quoi surprendre. Mais n'oublions pas que le contexte européen de la publication de *Promenade* et des deux autres récits formant la trilogie écossaise (*Trilby* en 1822 et *La Fée aux Miettes* dix ans plus tard) correspond précisément avec l'actualité brûlante de l'indépendance de la plupart de ces possessions espagnoles ou portugaises en Amérique, indéfectiblement liées au mythe de l'Eldorado. Détail piquant et troublant de génétique

¹³ Friedrich Wolfzettel, *Le Discours du voyageur – Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Age au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1996, p. 79. Selon ce spécialiste du récit de voyage, cette art de la description « correspond parfaitement à la technique, étudiée par Cioranescu, d'une description « à sens unique » : tout ce qui est inédit, n'est pas examiné comme tel, mais comme un aspect, un usage ou un amalgame d'objets connus. » (*Ibid.*).

¹⁴ Voir *Promenade*, p. 202.

¹⁵ Voir *La Fée aux Miettes*, p. 570.

textuelle, le manuscrit de *Promenade* (évoquant le pirate Balidar, alors que Nodier est encore à Dieppe en pleine rêverie face à la Manche) autorise, à la faveur de la graphie, la lecture du nom de « Bolivar ». Étrange coïncidence ou acte manqué qui sont peut-être censés nous dire que Nodier, sur le point de mettre cap au Nord pour traverser la Manche, a pu détourner son regard vers l'Ouest et laisser échapper une pensée pour le fameux *Libertador*, promoteur d'une utopique Grande Colombie proclamée le 17 janvier 1819 qui sauva du joug colonial une grande partie de l'Amérique du Sud hispanophone.

L'Écosse que Nodier découvrira une fois la Manche et les premières étapes anglaises franchies, est une nation parfaitement inscrite dans le souvenir cultivé d'une tradition mythique et la réalité d'un irrésistible attrait pour la modernité romantique. Les facteurs, ou signaux, expliquant le changement radical d'image que donne l'Écosse à partir des années 1750 sont pourtant multiples et complexes. S'y combinent dans un laps de temps très court (un demi-siècle) histoire, économie, philosophie, histoire des idées et des mentalités, sciences et techniques, architecture, art et littérature. L'importance de l'Écosse dans la genèse du Romantisme européen ne saurait être comprise sans prendre en compte cet attrait soudain pour ce territoire, sa nature, sa configuration climatique, topographique et ses spécificités culturelles. Le contexte politique est tout aussi essentiel dans ce rapport nouveau de l'Écosse avec l'Europe. Nation sans état depuis 1707, c'est à cette date que l'Écosse abandonne des siècles de souveraineté en s'unissant avec la couronne d'Angleterre pour ne former avec elle, qu'un seul et unique parlement de Grande Bretagne. À la suite de cette main mise de l'Angleterre, l'Écosse subit des changements radicaux portés par un essor économique sans précédent (le développement industriel de l'Angleterre, première puissance économique et commerciale du monde occidental de l'époque, va profiter, dans des proportions certes moins importantes, à l'Écosse). La deuxième moitié du XVIII^e siècle voit l'installation d'infrastructures de communication qui faciliteront le transit de voyageurs écossais en Europe et, en sens inverse, d'Européens jusqu'en Écosse. Mais cet élan à un coût, notamment à partir de 1745, année de la folle embarquée de l'héritier des Stuart, Charles-Édouard, *Bonnie Prince Charlie*, et de la catastrophe de la bataille de Culloden (16 avril 1746). C'est le sujet même de *Waverley* de Walter Scott. La défaite écossaise a un goût amer : l'aliénation et l'oppression anglaises s'intensifient et accélèrent la déceltisation des Highlands, « mais quoi qu'on en ait

dit, les lois [anglaises] de 1747, en interdisant le port du kilt et du plaid de tartan ainsi que la pratique de la cornemuse, n'ont pas fait disparaître ces coutumes ancestrales »¹⁶. Si la contrainte politique a pu réveiller l'orgueil national, le génie écossais trouve aussi dans cette période de crise identitaire des ressources hors du commun. Ce sont aussi des inventions, des innovations et des créations typiquement écossaises, dans un élan émulateur de dialogues entre disciplines et savants, qui feront d'Édimbourg le centre intellectuel et artistique de tout premier ordre en Europe que nous décrivions plus haut. Une capitale qui attirera à elle tout ce que l'Europe continentale comptait de poètes, de romanciers, de peintres et de musiciens de grande renommée ou, pour le moins, promis à un bel avenir. Les universités écossaises d'alors (Édimbourg, Glasgow, St. Andrews et Aberdeen) jouissent d'une réputation sans faille. Des noms mondialement réputés comme ceux du philosophe et historien David Hume, de l'économiste Adam Smith, des ingénieurs James Watt ou John McAdam, entre autres célébrités de l'époque, assurent et relayent la prospérité d'une image de l'Écosse en pleine mutation.

Sur le plan littéraire, c'est naturellement ce contexte qui favorisera dans le demi-siècle 1760-1810 l'émergence puis la diffusion européenne de la saga ossianique, proto-matière de nature poétique qui puise, démarche fondatrice dans l'histoire de la civilisation et de la conscience européennes, dans la question des origines et des ancêtres, centrée autour de Macpherson et de ses nombreux imitateurs. La mise en œuvre et la réalisation du projet de Macpherson est un coup de génie assez unique dans les annales de la littérature européenne. Son auteur, alors inconnu de ses contemporains, ne se doutait pas de la fortune exceptionnelle du débat qui allait bientôt animer toute l'Europe autour de la véracité des poèmes en prose formant son recueil, puisque Macpherson ne se présenta pas comme auteur mais comme simple traducteur en anglais d'anciennes poésie gaéliques appartenant à la tradition orale des Highlands. Cette tradition s'inscrivait dans une époque embrumée de mythes et de légendes celtes, centrée autour d'un héros, un guerrier qui est aussi un barde du III^e siècle de notre ère : Ossian, fils de Fingal. La réalité était plus complexe : si Macpherson avait bien enquêté auprès de ces compatriotes des Hautes-terres, terrain qu'il connaissait bien, il avait également sans doute arrangé et mis au goût du temps présent un fonds poétique ancien tirée d'une

¹⁶ Michel Duchein, *Op. cit.*, p. 381.

langue, le gaélique, dont il était loin de posséder toutes les nuances¹⁷. La querelle alimentée autour de la véracité de ces poèmes et de la sincérité de Macpherson engendra de multiples publications, des rééditions postérieures, « enrichies », pour reprendre une terminologie éditoriale consacrée, et d'innombrables traductions, imitations ou adaptations – en vers ou en prose – en Grande-Bretagne, en Irlande et sur l'ensemble du continent européen, jusqu'à la fin du XIX^e siècle¹⁸. L'influence de Macpherson sur le continent européen, en particulier en France, en Allemagne et en Italie, fut considérable : la figure d'Ossian se démarque nettement comme un facteur centrifuge déterminant dans l'élaboration et la propagation de cette matière écossaise primitive. Transmise de génération en génération par la tradition orale, c'est bien la voix des ancêtres, encore jalousement protégée par des clans organisés en tribus, que l'eldorado calédonien et ses mystères celtes allaient faire parler. Ce n'est pas le moindre des mérites de Macpherson.

Le poète Robert Burns, qui meurt la même année que Macpherson (1796), trouve bien dans la figure du barde une incarnation le plaçant dans la filiation d'Ossian. Mais ce « fils préféré de l'Écosse », selon le dicton populaire, est le poète des Lowlands, les plaines au sud de l'Écosse où le *scots* est la langue vernaculaire, celle-là même que Burns utilise pour composer ces poèmes, ancrés dans le terroir local. C'est typiquement une manifestation culturelle du temps présent qui heurte le regard – et l'ouïe – de l'étranger. Les Anglais eux-mêmes, pourtant voisins, n'entendent pas cette langue proche de la leur. Ce type de culture indigène, difficilement accessible pour tout étranger qui tente d'en saisir la langue et les codes, était aussi en propre celle des habitants du Nouveau Monde. L'eldorado écossais des Romantiques partage aussi cette barrière culturelle où les langues rares rendent difficile sa pénétration. Les premières traductions françaises des œuvres de Burns en volume, et quoique partielles, datent des années 1825/1826. Et la traduction dite « complète » de ses œuvres, par Léon de Wailly, ne sera pas publiée avant 1843 en France¹⁹. Des volumes en langue originale

¹⁷ « La fraude de Macpherson a fait connaître un *Ossian* différent du vrai, et pourtant inspiré du vrai, qui ne serait pas né sans lui, et dont la gloire doit être partagée entre l'écriture qui lui a donné sa forme, et les vieilles légendes nationales auxquelles il doit l'existence. » Paul Van Tieghem, *Ossian en France*, Paris, C. Colin, 1917, p. 99.

¹⁸ Notons, à titre anecdotique, que cette polémique autour de la véracité des poèmes de Macpherson, si elle s'est complètement éteinte au XX^e siècle, a repris depuis une quinzaine d'années une certaine vigueur en Écosse, vraisemblablement impulsée par la création du Parlement écossais en 1997, pouvant naturellement légiférer sur des questions culturelles et d'éducation (place du gaélique dans l'Écosse du XXI^e siècle, etc.) de nature à réanimer des débats de type identitaire entre Écossais. L'ouvrage ayant remis la question ossianique dans l'actualité récente est *The Identity of The Scottish Nation : An Historic Quest* de William Ferguson (Édimbourg, Edinburgh University Press, 1998).

¹⁹ 1839 pour la traduction en allemand, à titre de comparaison.

ont certes circulé en France ou outre-Rhin avant l'apparition des traductions, des poèmes isolés ont été traduits et publiés en revue, mais la gloire de Walter Scott dans la première moitié du XIX^e siècle est telle, à l'échelon de l'Europe, qu'elle relègue Burns et sa poésie à un phénomène national typiquement et exclusivement écossais, comme emporté ou absorbé par le sillon et le destin européens de W. Scott, même si celui-ci cite abondamment Burns dans ses épigraphes, ce qui contribue à populariser le nom de Burns hors des frontières de l'Écosse. Cette deuxième vague, portée vraisemblablement à partir des années 1816-1820, et ce jusque vers la fin des années 1830, accompagnée puis ensuite relayée par l'opéra italien qui puise dans les romans et les poèmes narratifs de Scott pour les adapter à la scène lyrique, est donc bien articulée autour de la figure centrale de Walter Scott, dont les traductions de Defauconpret, pour ce qui concerne la France mais aussi d'autres pays européens où les traducteurs font leur travail à partir des traductions françaises, sont alors les plus fameuses. Scott est alors non pas la pépite mais la mine d'or, y compris pour l'industrie du livre qui connaît un essor sans précédent, que l'Europe entière s'arrache²⁰. L'auteur de *Waverley* et de *La Dame du lac* permettra l'élargissement d'un véritable corpus écossais, non plus limité aux seules réécritures ossianiques, et maintiendra en Europe cet intérêt pour tout ce qui touche, de près ou de loin, les Écossais et leur patrie.

À l'onde de choc initiale d'Ossian répond donc la réplique scottienne, au sens où la sismologie l'entend, qui a été de nature à prolonger, amplifier et asseoir encore un peu plus cet attrait. Autrement dit, la proto-matière de l'Écosse primitive, redécouverte dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle et assez rapidement offerte aux lecteurs européens (l'ossianisme et ses racines) s'est donc fondue dans une matière écossaise (avec Scott comme chef de file) plus contemporaine dans ses présupposés littéraires, sans référence aussi marquée à un passé ancestral antique plus ou moins légendaire. Cette matière totalement renouvelée contribuera à populariser encore davantage cet engouement écossais à travers l'Europe jusqu'au milieu du XIX^e siècle. On insistera, pour caractériser cette période, sur l'extraordinaire abondance d'adaptations de romans et de poèmes narratifs de W. Scott pour la scène, pour le théâtre ou pour l'opéra (en particulier en Italie dans ce dernier domaine, dont Rossini, Bellini et Donizetti). Passion littéraire puis musicale, donc, qui s'accompagne, à Paris, à Londres et à Bruxelles, d'une authentique mode de l'écossais et du tartan : motifs et

²⁰ Notons que les Européens louèrent en premier lieu à la production romanesque du nouveau chantre d'Édimbourg avant de s'intéresser à ses poèmes, contrairement à la chronologie scottienne.

tissus dans les années 1815-1830, sont ainsi clairement inspirées des œuvres du célèbre romancier d'Édimbourg²¹. Cette fortune exceptionnelle, populaire, trouvera par ailleurs, en terme de perception stéréotypée, le revers de sa médaille : dans l'inconscient collectif européen de l'époque, la tendance est bien de réduire la diversité écossaise de l'époque à la seule réalité exotique des Highlands.

En 1821, date du voyage de Charles Nodier, l'Écosse compte à peine deux millions d'habitants sur un territoire, compte tenu de la faiblesse numérique de sa population, relativement étendu (le tiers de la Grande Bretagne, soit deux fois la superficie d'un pays comme la Suisse). C'est vers cette destination singulière et excentrée, si étonnante au regard de la réputation qui est désormais la sienne depuis les années 1780/1800 et de la rapidité avec laquelle celle-ci a évolué dans les cinquante années qui ont précédé, que se tourneront bon nombre de regards éclairés d'Angleterre et de divers pays d'Europe continentale, par le biais du voyage ou, plus simplement, par l'imagination. Le succès touristique de l'Écosse trouve son point de départ à cette époque, avec la naissance même des concepts modernes de « touriste(s) » et de « tourisme », promis à une belle fortune lexicale dans la société européenne de loisirs partagés qu'est devenue la nôtre²². Ce sont les Britanniques, au temps du Romantisme, qui sont les champions du « Grand Tour ».

C'est à eux que l'on doit la nouvelle conception de voyager, qui se traduit dans le Grand Tour. Qu'est-ce que le Grand Tour ? Un séjour de vingt à trente mois environ, à travers tous les pays, ou presque, de l'Europe continentale. Quel est le but du Grand Tour ? L'ailleurs, l'évasion, la comparaison. On compare aussi bien les cuisines que les monuments, les mœurs que les régimes politiques, les spectacles que les salons... et les dames²³.

Initié sans doute dès la Renaissance, pour découvrir tout particulièrement les provinces de l'Italie et les trésors antiques de ce berceau de l'Humanisme, cet appel du continent verra

²¹ Voir à ce sujet l'article instructif, et fort bien documenté, d'Hélène Denis : « L'Imaginaire du goût : motifs « écossais » dans le paysage parisien au début du XIX^e siècle » in *French Historical Studies*, vol. 22, n° 4, 1999, p. 535-556 [en ligne] : http://muse.jhu.edu/journals/french_historical_studies/v022/22.4denis.html

²² « Touriste » provient de l'anglais *tourist*, dérivé de *tour* (d'origine française), qui désigne un « voyage, [un] circuit au cours duquel on visite différents endroits » (attesté outre-Manche à partir du milieu du XVII^e siècle). Le mot «touriste», francisé, désigne à partir de 1802-1803 des voyageurs anglais, pour perdre une trentaine d'années plus tard la référence à la nationalité (cf. le *Journal d'un touriste* de Stendhal, 1837). « Tourisme », plus tardif puisque subséquent à la naissance d'infrastructures nécessaires au développement du concept, dérive également de l'anglais *tourism* (attesté depuis 1811) ou est peut-être formé en français par substitution du suffixe pour traduire l'anglais *touring* (1818), plus fréquent que *tourism* (à valeur dépréciative), avant que *tourism* ne reprenne définitivement l'avantage en anglais sur *touring* en perdant sa charge négative, sous l'influence probable de la forme française qui a perduré sans concurrence (informations tirées du *TLFi* [en ligne] : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>). Littré, pour sa part, précise que « touriste », au XIX^e siècle, « se dit surtout des voyageurs anglais en France, en Suisse, en Italie. » (Art. « Touriste »).

²³ Francis Claudon, *Le Voyage romantique - Des itinéraires pour aujourd'hui*, Paris, éd. Philippe Lebaud, 1986, p. 10.

son succès s'accroître par le nombre de voyageurs et s'élargir par la quantité de pays visités jusqu'à la période romantique, où le Grand Tour est érigé en véritable parcours initiatique, et non plus comme un simple pèlerinage d'agrément ou d'étude. Il est en tout cas notable que la notion de *tour*, pour un certain nombre d'Anglais de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, soit associée à un voyage ou une expédition dans le pays qui leur soit à la fois le plus proche géographiquement, l'Écosse, et sans doute aussi celui, paradoxalement, qu'ils connaissaient le moins jusque là, pour ceux qui avaient déjà eu l'occasion de voyager au-delà des mers. Entre 1760 et 1840, un nombre considérable de journaux de voyage, d'autobiographies, d'essais ou de recueils de poèmes, ou de correspondances, directement inspirés d'excursions d'Anglais en terre écossaise démontre ainsi l'attrait nouveau, ou la curiosité, que préfigurait l'Écosse dans leur esprit. De ces pionniers anglais, il est deux figures centrales dont les travaux eurent un certain retentissement en France et qu'il paraît donc légitime de nommer ici. Thomas Pennant, naturaliste affairé d'antiquité (l'activité est en vogue depuis la polémique liée à la publication des poèmes d'Ossian), honnête homme curieux de ses contemporains et de contrées exotiques, publie en 1771 le plaisant récit d'un voyage effectué deux ans plus tôt qui fait la part belle aux mœurs et aux conditions de vie de l'Écosse de la fin du XVIII^e siècle²⁴. Son ouvrage, *A Tour in Scotland*, expose le pittoresque et l'exotisme de l'Écosse et suscite la curiosité des Anglais à l'égard de leurs voisins du Nord. Le livre connaît un tel succès que Pennant envisage une suite. Dès 1772, une seconde expédition le mène donc notamment dans les îles de l'Ouest, les Hébrides, dans l'optique de compléter utilement le premier opus de son œuvre²⁵. Ce second volet sera publié en 1774 sous un titre indiquant en soi la suite de cette aventure humaine et éditoriale : *A Tour in Scotland and Voyage to the Hebrides*. La presse se charge avec enthousiasme de rendre compte des récits successifs de Pennant. Le succès devient européen, les rééditions se suivent. Nodier, qui apparemment connaît bien l'œuvre de Pennant, a de la sympathie pour lui et loue sa sensibilité préromantique²⁶. Le second acteur dans cette prise de conscience des Anglais sur la

²⁴ Son trajet est le suivant : Chester – Berwick – Édimbourg – Comté de Perth – Vallée de la Dee – Aberdeen – Banff – Inverness – Baie de Duncan – Inverness – Fort Augustus – Fort William – Inverary – Glasgow – Édimbourg – Moffatt – Carlisle – Chester.

²⁵ Ce second parcours suit le présent itinéraire : Carlisle – Dumfries – Glasgow – Îles de l'Ouest (Hébrides) – Inverary – Lac Awe – comté de Perth – Carse de Gowrie – Dundee – Comté de Forfar – Comté de Fife and Alloa – Édimbourg – Melrose – Kelso.

²⁶ Voir *Promenade*, Préface p. 78 et chap. XVIII p. 164.

situation de l'Écosse et de ses habitants est le docteur Samuel Johnson, l'une des voix les plus autorisées à avoir dénoncé la supercherie des poèmes d'Ossian. À l'âge de 60 ans, c'est un philosophe réputé qui s'aventure en Écosse, en décrit les difficultés, et éprouve de la compassion à l'égard de la situation de misère des montagnards écossais²⁷. Ses préjugés l'emportent toutefois dans ses jugements et il se montre hostile au pays qu'il traverse, sans enthousiasme face au pittoresque sauvage. C'est un intellectuel en quête de confort dans ses déplacements, peu enclin par son âge, sa culture et ses habitudes à l'aventure, mais Nodier reconnaît l'intérêt de ses observations²⁸. La presse anglaise se fera largement l'écho de *A Journey to the Western Isles of Scotland*, paru en 1775 et traduit en français en 1804, mettant en avant le style et le sérieux de son auteur qui est, contrairement à Pennant, un écrivain de métier.

Les Français, pour leur part, dès la fin du XVIII^e siècle, et sous l'influence des Anglais, sont parmi les premiers européens continentaux à s'intéresser à l'Écosse et à ses dépendances insulaires (les îles Hébrides en particulier) et à vouloir s'y rendre. Mais laissons Margaret Bain résumer parfaitement cette histoire des voyageurs français en Écosse :

Comme les voyageurs en général ne font qu'obéir aux exigences de leur époque, nous avons pu diviser en trois classes ceux qui visitent l'Écosse pendant l'époque que nous avons étudiée : Voyageurs philosophes (1770-1789), voyageurs involontaires (1789-1815) et voyageurs romantiques (1815-1830).

Vers 1780, le public demande à être renseigné sur les races primitives : des voyageurs philosophes se rendent en Écosse pour y poursuivre leurs études de mœurs. Les voyageurs de la période révolutionnaire, voyageurs involontaires, forment une classe à part et anormale, parce que leur voyage est forcé : mais ceux de la troisième période obéissent au besoin impérieux du public de 1820 de mieux connaître le pays de Walter Scott. L'apport de la première et de la troisième classe est surtout une précision de détail, une peinture plus ou moins exacte de la vie contemporaine d'un pays qu'on ne connaissait en France que par la légende ou par le roman. La seconde classe accomplit un travail de préparation au romantisme non moins effectif qu'il est involontaire et en grande partie inconscient²⁹.

Les premiers français à se rendre en Écosse répondent ainsi à un désir de formation et/ou d'observation. C'est le cas du géologue Faujas de Saint-Fond qui se rend en Angleterre et en Écosse dès 1784, ou encore de Pierre Nicolas Chantreau, qui consigne anecdotes et remarques ethnographiques sur les « trois Royaumes » d'Outre-Manche (l'Angleterre,

²⁷ Voici l'itinéraire suivi par Johnson : Édimbourg – Comté de Fife – St. Andrews – Montrose – Aberdeen – Château de Slains – Banff – Elgin – Forres – Fort George – Inverness – Fort Augustus – Glen Moriston – Gleneig – Île de Skye – Île de Coll – Île de Mull – Iona – Inverary – Lac Lomond – Glasgow.

²⁸ Voir *Promenade*, Préface p. 78.

²⁹ Margaret Bain, *Les Voyageurs français en Écosse 1770-1830 et leurs curiosités intellectuelles*, Paris, Champion, 1931, p. 207.

l'Irlande et, naturellement, l'Écosse). Aspect notable, comme l'Italie, l'Écosse est une destination privilégiée pour les séjours d'étude longs. Le baron A.-B.-F. de Paule de Baert-Duholant qui fait un séjour prolongé en Grande-Bretagne en 1786-1787, se lie avec les savants d'Édimbourg et s'attache à la description des diverses parties de l'Écosse. Benjamin Constant lui-même (encore Suisse à cette époque), réside en Écosse de juillet 1783 à avril 1785 et reçoit une solide formation à l'université d'Édimbourg. Si l'Écosse n'a guère marqué l'œuvre de Constant, si ce n'est dans le récit autobiographique inachevé *Le Cahier rouge*, il convient cependant de noter que « [l]'influence d'Édimbourg se montre plutôt dans sa méthode de penser et de travailler. »³⁰ Par la suite, le XIX^e siècle voit affluer davantage de curieux, des personnalités différentes, moins portées sur l'observation raisonnée que poussées par l'éveil de leur sensibilité, des écrivains qui souhaitent à leur tour faire ce voyage en Écosse (dont, entre autres exemples, naturellement Nodier en 1821, suivi d'Amédée Pichot et du marquis de Custine la même année, en 1822, et de Pierre-Antoine Lebrun en 1825, auteur d'une *Marie Stuart* parue cinq plus tôt qui atteste par ailleurs de la pérennité du mythe tragique de la reine d'Écosse au temps du romantisme). M. Bain estime que « de vrais voyageurs [français], de "voyageurs pour voyager" », c'est-à-dire sans contrainte comme le voyage d'étude, le séjour officiel ou professionnel, l'exil ou d'autres circonstances accidentelles, « il n'y en a pas en Écosse avant 1821 ». C'est dire l'importance de l'entreprise du quatuor formé de Charles Nodier, du baron Taylor, d'Alphonse de Cailleux et d'Eugène Isabey qui foule la terre de Walter Scott cette année-là et, consécutivement, l'évènement considérable que constitue de ce point de vue la publication de *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*. Nodier lui-même, minorant comme à l'accoutumée son propre rôle, écrit dans la Préface de sa *Promenade* : « Il reste donc un excellent livre à faire sur l'Écosse »³¹. N'est-ce pas lui une façon d'attirer notre attention sur le caractère réellement novateur de son œuvre ? En tous cas, pour Nodier et ses successeurs l'Écosse devient, à leurs yeux, une nouvelle Terre promise. Car le voyage en Écosse acquiert assez rapidement, pour

³⁰ *Ibid.*, p. 49-50.

³¹ Voir *Promenade*, Préface p. 78.

celui qui choisit cette destination, la dimension d'une quête ou d'un pèlerinage³². Lebrun, par exemple, compose en 1825 le poème « L'Étoile de Vénus » qui fait du rituel du voyage en Écosse une alternative au Grand Tour en Italie, mais il joue de malchance dans son entreprise de diariste :

Édimbourg, vendredi 2 septembre.

J'ai laissé sur la route d'Abbotsford, auprès de la pierre où j'étais assis et où j'écrivais ces notes en attendant le passage du courrier, un petit livre de notes qui me manquera beaucoup : perte bien regrettable pour moi. J'avais là tout Abbotsford³³ et l'abbaye de Melrose. Où vont tomber mes impressions et mes souvenirs ?³⁴

Pichot, la même année, rend compte de son voyage en Grande-Bretagne (c'est le volume III de son *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse* qui est consacré à la partie écossaise de son voyage, bien que son récit reste inachevé). Si Pichot marche clairement dans les pas de Nodier³⁵, son récit est en revanche très différent de celui de son prédécesseur, qui est également son ami. L'ampleur de son entreprise et le caractère érudit et encyclopédique de l'œuvre de Pichot, favorisés par la connaissance qu'il a développée avec ses activités de traducteurs d'auteurs de langue anglaise, dont Scott, son étude extensive de la vie sociale, juridique, littéraire et artistique, la précision des nombreux portraits qu'il dresse à partir des multiples rencontres qu'il fait de personnalités du monde littéraire, théâtral et éditorial, la forme même de son ouvrage composé à partir de lettres fictives envoyées à des correspondants réels qui sont ses contemporains : tout, dans son ambitieux projet, l'écarte par nature d'un récit d'impressions et de souvenirs jetés sur la papier comme l'avait envisagé Nodier pour son propre compte.

Les voyageurs en Écosse, nouveaux pèlerins, s'adonnent à un itinéraire semé d'étapes indispensables. L'un des enjeux est alors clairement de rencontrer celui qui, pour une bonne

³² « On donnera ici à la notion de pèlerinage une acception un peu lâche, en désignant par ce terme un voyage entrepris dans l'intention de rendre hommage aux grands hommes, à un lieu, à une civilisation... » (Philippe Antoine, *Quand le Voyage devient promenade – Écriture du voyage au temps du romantisme*, Paris, PUPS, 2011, p. 16, note 24). C'est, nous semble-t-il, à partir de cette définition que l'on peut qualifier *Promenade* de « pèlerinage », qui illustre aussi le fait que ce type de récit se doive « de comporter la série des lieux dans lesquels a séjourné un voyageur qui a mis ses pas dans ceux de ses devanciers et entend servir de guide à qui voudra le suivre. » (*Ibid.*, p. 17).

³³ C'est-à-dire tout ce qui concerne sa rencontre avec Walter Scott dans sa demeure d'Abbotsford, un château d'aspect gothique entièrement construit par Scott où Lebrun séjourna trois jours en compagnie du fameux romancier.

³⁴ Un court extrait de ce carnet consacré à la journée du 1^{er} septembre, le fragment rédigé le lendemain de la perte ainsi que le poème « L'Étoile de Vénus » furent publiés dans *Œuvres de Pierre Lebrun*, vol. III, Paris, Perrotin, 1861, p. 143-145 et 414-424.

³⁵ Pichot visite en Écosse les sites suivants : Cornhill – Kelso – Édimbourg – Borthwick – Galashiels – Melrose-Abbey – Jedburgh-Abbey – Lac de Sainte-Marie – Dryburg-Abbey – Eildon-Hill – Roslyn – Édimbourg – Costorphine – Plaine de Falkirk – Saint-Ninian – Stirling – Doune – Callander – Lac Vennachar – Loch Lomond.

part, a motivé le périple : le châtelain d'Abbotsford en personne, Sir Walter Scott (si Lebrun et Pichot y parviennent, Nodier, plus malchanceux, rate son objectif : la rencontre tant espérée au tribunal d'Édimbourg entre ces deux figures majeures du romantisme européen n'aura malheureusement jamais lieu). On retiendra le compte rendu théâtral particulièrement enjoué que donne Amédée Pichot dans son *Voyage historique et littéraire* des échanges qui furent les siens au cours d'un repas justement partagé avec W. Scott et sa femme à leur demeure d'Édimbourg. La conversation eut d'ailleurs tôt fait d'évoquer l'ami français de Pichot, Nodier, ce qui fut l'occasion pour W. Scott de louer la poésie des descriptions présentes dans *Promenade*. Mais lady Scott manifesta sa réprobation au nom des habitantes de Glasgow puisque le conteur franc-comtois les avaient dépeintes marchant pieds-nus. Le drame fut cependant évité. Le maître des lieux, bon prince, trouva là l'opportunité de faire un bon mot, en français dans le texte, en guise de conclusion riante à cette curieuse affaire de point de vue³⁶.

Si les livres peuvent rejoindre bibliothèques et librairies, si les tableaux trouvent dans les murs des musées et des hôtels particuliers un lieu de préservation tout indiqué³⁷, il n'en est pas de même de la musique, matière par nature plus éphémère et volatile pour le mélomane du XIX^e siècle qui se doit d'assister à des concerts pour satisfaire son bon plaisir. Les tournées des musiciens et compositeurs romantiques, et parmi les plus grands noms, sont aussi un indice fondamental pour cette appréciation du rôle et de l'importance de l'Écosse et de ce qu'elle représente dans la genèse du mouvement romantique. Mendelssohn, Liszt, Chopin figurent parmi ces célébrités ayant foulé le sol écossais et enchanté le public des théâtres ou académies d'Édimbourg ou de Glasgow. Paganini lui-même, si virtuose dans son art que sa réputation de suppôt de Satan le poursuivit dans ses visites de toutes les capitales d'Europe, poussa même sa tournée de 1831 en Écosse en dehors d'Édimbourg, jusqu'aux villes et bourgs les plus reculés, « Ayr, Aberdeen, Dundee et Kilmanrock [*sic*], sans que cela lui soit

³⁶ Voir, en annexe, p. 664-667.

³⁷ Ce sera le cas de Nodier qui possèdera « un paysage de Régner représentant une vue d'Écosse » en bonne place sur l'un des murs du salon de l'Arsenal (témoignage de d'Alexandre Dumas repris par Marie Nodier-Menessier, *Charles Nodier – Épisodes et souvenirs de sa vie*, Paris, Didier, 1867, p. 300). Le peintre évoqué est le paysagiste romantique Auguste Régner (1787-1860), très influencé de sa lecture des œuvres de W. Scott à la période durant laquelle Nodier publie, de 1821 à 1832, les trois volets de la trilogie écossaise. D'après Quérard (*La France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique*, vol. 12, Paris, L'Éditeur, 1859, p. 48), on doit notamment à Régner deux-cents dessins illustrant le *Paris historique – Promenades dans les rues de Paris* de Charles Nodier (Paris, Bertrand, 1837-1840).

rentable sur le plan financier³⁸ ». Alors que celui-ci, on le sait par ailleurs, était particulièrement attentif aux montants de ses cachets – exorbitants – et à ses bénéficiaires...

On ne découvre peut-être pas tant l'Écosse au temps du Romantisme : on l'invente. Son attrait n'était pas irrésistible, mais il le devient. Et l'invention de cette Écosse moderne résulte bien d'une représentation magnifiant une histoire, une nature, des décors et un exotisme qui apparaissent eux-mêmes comme une parfaite illustration des aspirations et des goûts romantiques, en terme de couleurs et d'atmosphère. Peintres et musiciens ne s'y sont d'ailleurs pas trompés. On pourrait ici relever l'importance de cette invention romantique qu'est la fameuse grotte de Fingal (*Fingal's Cave*), dans l'île de Staffa (archipel des Hébrides), et son traitement dans et par l'imaginaire d'un Turner ou d'un Mendelssohn. Cette caverne d'origine volcanique préexistait naturellement à cette période qui a vu la visite d'artistes lui donner soudain une autre dimension, une empreinte et une aura romantiques pour tout dire, signe des temps qu'il y a bien eu passage d'un lieu anonyme, si ce n'est pour quelques pêcheurs, fruit d'un lent processus naturel, à un lieu consacré par la mythologie celte remise au goût du jour par Macpherson... et que tout visiteur ayant lu son Ossian s'empresse de vouloir connaître et admirer. Plus exactement, on ne reconnaît pas l'île de Staffa en lisant Ossian mais, par contre, on songe irrémédiablement à la saga ossianique en visitant la grotte de cette île, avec sa voûte de cathédrale et ses impressionnantes colonnes de basalte en forme de gigantesques tuyaux d'orgue. C'est dire qu'en nommant, précisément du fait de la réception européenne des œuvres ossianiques de Macpherson, cette caverne antédiluvienne comme celle « de Fingal », père d'Ossian, on ne la découvre pas telle qu'elle a toujours existé, on lui invente une histoire, une identité, on la nimbe de fiction allégorique : on érige soudainement au rang d'éternel mythe romantique le minéral ancestral vierge de toute trace de civilisation.

Landes balayées par le vent où retentit l'écho d'antiques batailles, lacs et châteaux hantés de fantômes mélancoliques ou vengeurs, îles ourlées de tempêtes et de naufrages, peu de pays autant que l'Écosse mêlent l'histoire, la légende et le rêve. Vieux fond celtique hérité de la préhistoire, certes, mais aussi volonté très consciente, de la part de Walter Scott et de ses émules au siècle dernier, de maintenir vivante ou de ressusciter la personnalité originale d'un

³⁸ Edward Neill, *Nicolò Paganini*, Paris, Fayard, 1991, p. 263. Le quatrième site évoqué est Kilmarnock, et non « Kilmanrock ». Sur la tournée de Paganini en Écosse, voir également l'article de Hugh Macdonald : « Paganini, Mendelssohn and Turner in Scotland », in *Beethoven's Century : Essays on Composers and Themes*, Rochester, University of Rochester Press, 2008, p. 29-41.

pays à qui dix siècles de voisinage avec l'Angleterre n'ont jamais réussi à faire perdre le sentiment de son individualité profonde³⁹.

L'Écosse entre dans la vie de Nodier par et grâce à Ossian. Rappelons que la « bible » du romantisme européen est publiée en français en volume en 1777, à Paris, chez Musier, dans une traduction de Letourneur⁴⁰. Notons immédiatement que c'est également Letourneur qui, dans les mêmes années fait connaître le théâtre de Shakespeare⁴¹, autre rencontre à valeur de commotion pour la même génération, celle à laquelle appartient Nodier. Les deux découvertes ne sont pas sans liens étroits ; avec Ossian, le jeune lectorat européen se persuadait qu'Homère n'était pas le seul modèle possible de l'épopée, avec Shakespeare, qu'Eschyle, Sénèque et Euripide n'étaient pas les seuls modèles dramatiques susceptibles d'être imités. Autrement dit, cette jeune génération trouvait la preuve vivante qu'un autre mode poétique existait en dehors des canons de l'esthétique classique qui avaient constitué la majeure partie, pour ne pas dire la totalité de son éducation, en matière de Belles-Lettres. On comprend alors l'engouement extraordinaire que suscitera la lecture de ces œuvres : il est le signe que l'on peut être au monde autrement que l'avait cru la génération précédente, celle des fils de l'Encyclopédie. Goethe, lui-même, fait de son Werther, figure emblématique s'il en est de cette jeune génération, un traducteur d'Ossian. Lorsque Charlotte et Werther se retrouvent pour la dernière fois, le trouble de leur passion est tel que c'est la lecture d'un extrait d'Ossian traduit par le jeune homme qui a charge de la rendre perceptible⁴².

Ainsi le jeune Nodier – il a 22 ans – écrit à son ami Charles Weiss et, après une évocation vibrante du lien amical qui les unit, il imagine une retraite commune qui s'accompagne, bien sûr, de quelques livres : « Nous porterons dans notre exil [...] la Bible, Ossian, *Werther*, Ballanche [...] Les hommes ne penseront ce qu'ils voudront : mais nous

³⁹ Michel Duchein, « L'Écosse : légendes et histoire », site Clio, avril 2007 [en ligne] : http://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/lecosse__legendes_et_histoire.asp

⁴⁰ Des extraits du recueil originel publié par Macpherson en 1760 (*Fragments of Ancient Poetry [...]*) avaient été traduits en français par le ministre Turgot puis par Suard, publiés dans les deux cas dans *Le Journal étranger* dès septembre 1760 et janvier 1761. Sur la genèse complexe des traductions d'Ossian, on consultera l'ouvrage de Paul Van Tieghem, *Op. cit.* On pourra également se reporter à l'introduction aux *Fragments de poésie ancienne* d'Ossian / Macpherson due à François Heurtematte (Paris, José Corti, 1990).

⁴¹ *Théâtre de Shakespeare*, trad. Letourneur, Paris, Brissot-Thivars, 1776-1783.

⁴² Goethe, *Les Souffrances du jeune Werther / Die Leiden des jungen Werthers*, Paris, Aubier Montaigne, 1931, p. 130-139.

aurons le droit de faire dans les déserts, la bibliothèque de notre cœur⁴³. » La réunion ici des chants du barde gaëllique et du roman du *Stürmer* qu'est Goethe en dit long sur les goûts littéraires, mais également sur les choix de vie de Charles Nodier.

En 1796 déjà – Nodier a 16 ans – il compose une « Description d'une nuit orageuse dans le style des anciens bardes ». L'hommage rendu aux « anciens bardes » laisse bien à entendre la filiation supposée entre les glorieux ancêtres et le jeune barde, leur successeur, que rêve d'être le jeune homme. Le texte du poème en prose est parfaitement dans le goût ossianique⁴⁴. En 1804, paraîtra un opuscule de Charles Nodier, titré « Essais d'un jeune barde⁴⁵ », nul doute à nouveau sur la référence implicite à l'ancien barde ; et si une hésitation pouvait subsister, notre « jeune barde » choisit comme épigraphe à son premier poème « Halte de nuit » un fragment d'Ossian : « Oui, je vais te rejoindre, ô Roi des héros ! la vie d'Ossian touche à son terme. Je sens que bientôt je vais disparaître ; bientôt l'on ne verra plus la trace de mes pas dans Selna⁴⁶. » Dans le cours roman épistolaire, enfin, publié en 1803, *Le Peintre de Salzburg*, nous trouvons sous la plume du narrateur-héros qui vient d'apprendre que sa bien-aimée est mariée : « J'ai compté beaucoup d'infortune, mais cette infortune est plus amère. Banni de la Bavière comme un vil séditieux, sur la foi de la calomnie ; proscrit, fugitif, errant, pendant deux années, des rives du Danube aux montagnes de l'Écosse ; on m'avait tout dérobé, la patrie et l'honneur ! » Un peu plus loin le héros est tenté par la fuite : « Voulais-je partir ? j'avais tout oublié, mon papier, les crayons, et mon Ossian », tandis que deux pages après, c'est la figure du héros de Goethe qui apparaît : « Là même, j'avais autrefois résolu de consacrer à mon cher Werther une fosse couverte d'herbe ondoyante, comme il l'a souvent désirée⁴⁷ ».

On ne peut douter donc de la place que joue la découverte et la fréquentation d'Ossian dans la première décennie du siècle de la vie et l'œuvre de Charles Nodier : il constitue, avec le roman de Goethe une part prépondérante de son inspiration et cela lui attire d'ailleurs

⁴³ Charles Nodier, *Correspondance de jeunesse*, éd. Jacques-Rémi Dahan, 2 tomes, Genève, Droz, 1995 (vol. I, p. 184).

⁴⁴ Sur cette question, voir : Sébastien Vacelet, « Ex-dono Charles Nodier. Les pérégrinations d'une bibliothèque de voyage en Écosse » in *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 41, no 1 & 2, Fall-Winter 2012-2013, p. 2.

⁴⁵ Charles Nodier, *Essais d'un jeune barde*, Paris, Cavanagh, 1804.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 10.

⁴⁷ Charles Nodier, *Le Peintre de Salzburg, journal des émotions d'un cœur souffrant*, Paris, Maradan, 1803, p. 78 et 82.

quelques critiques acérées d'O. Auger dans *La Décade philosophique* : « Celui qui fait des vers français s'appelle un poète. Quant à M. Charles Nodier, il se donne pour un barde. En effet, ses poésies sont écrites dans une langue à nous inconnue. Nous ne doutons qu'elles n'eussent beaucoup de succès dans les montagnes d'Écosse, mais pour que nous puissions les goûter, il faudrait qu'un nouveau Macpherson prît la peine de les traduire⁴⁸. »

En 1808 et 1809, alors que Nodier est chargé de donner un cours de Belles-Lettres à Dole, il revient à Ossian, non plus en tant que poète ou romancier inspiré mais comme enseignant soucieux de mesurer la place de « l'ancien barde » dans l'histoire de la littérature, au chapitre de l'art poétique. Dès son discours inaugural qui livre les grandes lignes du cours qui va suivre, le jeune professeur annonce que « [n]ous verrons une épopée particulière se découvrir dans les rochers de Calédonie et nous essayerons de démontrer en quoi la différence des climats a modifié le génie de l'Homère des Grecs et de l'Homère de Morven⁴⁹. » Il se fera donc l'écho des controverses qui mettent en doute l'existence d'Ossian, occasion d'affirmer sa propre conviction en la matière: « Ce n'est pas au milieu d'un peuple très civilisé qu'un homme du monde improvise pour ainsi dire des poèmes qui portent un pareil cachet⁵⁰. » Puis il cherche à répondre à la question : Ossian est-il nuisible au goût ? Et il répond aux « défenseurs du goût classique » qu'ils ne peuvent apprécier le sublime d'Ossian parce qu'il est le fruit d'une nature qu'ils ne connaissent pas, de mœurs qu'ils n'ont pas senties ; « [i]l y a dans le cœur de l'homme de vastes et puissantes harmonies dont un seul effet décèle le secret accord, et ces harmonies se marient de manière admirable au jugement que nous portons des ouvrages du génie. Homère est le poète de l'homme heureux, tranquille et simple ; Virgile est celui de l'homme tendre, sensible et passionné ; Ossian est l'ami des cœurs détrompés, c'est le poète de la tristesse et du malheur⁵¹. »

Dans *Adèle*, nouveau roman épistolaire, de 1820, soit un an à peine avant le voyage en Écosse, Nodier fait dire à son héros : « J'ai rabattu quelque peu de mon enthousiasme pour

⁴⁸ O. Auger, *Compte-rendu des Essais d'un jeune barde, Décade philosophique*, Tome 42, 1804, p. 294-300.

⁴⁹ Charles Nodier, *Cours de Belles-Lettres, tenu à Dole de juillet 1808 à avril 1809*, éd. Annie Barraux, Genève, Droz, 1988, p. 41.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 117.

⁵¹ *Ibid.*, p. 117-18.

Ossian, et même pour Shakespeare⁵². » Faut-il entendre dans cette remarque, un aveu de Nodier ? c'est plus que probable. Il est vrai cependant que *Promenade* reste très marquée par la présence de « l'ancien barde » ; Nodier y reprend la question de l'authenticité de l'ouvrage et affirme « j'apportais de France la conviction très profonde que l'*Ossian* de Macpherson était tout simplement la plus heureuse et la plus magnifique des supercheries littéraires⁵³ », preuve que son point de vue s'était modifié depuis les cours faits à Dole. Il avait déjà opté pour la supercherie littéraire dans *Questions de littérature légale*⁵⁴.

On peut aisément supposer que la découverte des paysages de l'Écosse, paysages qu'il avait rêvés, explorés grâce à Ossian, réveillèrent en Nodier sa passion pour l'ouvrage de Macpherson et de concert fait renaître les passions exaltées du jeune homme qu'il avait été ; c'est probablement ce que l'on doit comprendre dans la remarque que l'on peut lire dans la Préface de *Trilby* : « C'est l'affection particulière d'un voyageur pour une contrée qui a rendu à son cœur, dans une suite charmante d'impressions vives et nouvelles, quelques-unes des illusions du jeune âge⁵⁵. » Ossian permettait donc à Nodier de se préparer à découvrir l'Écosse *de visu*, même si en 1821, sa période d'écriture marquée de la double influence conjuguée de *Werther* et d'*Ossian* commençait à s'estomper⁵⁶. Jean Larat, cependant note que « *La Fée aux Miettes* et surtout *Trilby* renferment des descriptions du ton nuageux du vieux barde⁵⁷. »

⁵² Charles Nodier, *Adèle*, Paris, Gide, 1820, p. 30.

⁵³ Voir p. 200.

⁵⁴ Voir note 212 p. 200. Nodier reprend cette question en 1814, dans deux articles : « Les poésies galliques d'Ossian sont depuis longtemps un objet de contestation [...] Je vois beaucoup de gens qui croient sans restriction à leur authenticité, beaucoup d'autres qui la nient sans restriction. C'est une erreur opposée à une erreur ; Macpherson n'a certainement pas inventé ces poésies, et certainement il ne les a pas traduites ; mais il y a dans tous les pays des chants nationaux, des poésies traditionnelles ; il y a en surtout en Écosse, et Macpherson en a tiré partie en homme d'esprit. » (*Débats*, 4 février 1814) ; « Quoique la vogue d'Ossian paraisse une des choses les plus extraordinaires de l'âge littéraire dans lequel nous vivons, il y en a peu qui s'expliquent plus naturellement. La supposition des poèmes de ce barde calédonien par M. Macpherson, est précisément de cette époque remarquable de la littérature qui succède à son époque classique, et qui précède ordinairement sa décadence. C'est le mouvement où l'esprit, blasé sur les puissances naturelles, a besoin de chercher de nouvelles émotions dans un ordre de choses inconnus » (*ibid.*, 19 juin 1814).

⁵⁵ Voir page 258.

⁵⁶ C'est en 1821 que Nodier publie *Smarra*, qui marque d'autres influences et inaugure une veine plus frénétique.

⁵⁷ Jean Larat, *op. cit.*, p. 143.

L'autre figure qui est à l'origine du voyage en Écosse de Nodier est bien sûr, celle de Sir Walter Scott, « le brillant Ossian de l'Écosse moderne⁵⁸ ». Le texte de *Promenade* dit clairement l'importance que Nodier attache à l'entrevue qu'il compte avoir avec l'auteur de *Waverley*. Il s'y prépare véritablement comme en témoigne la lettre qu'il adresse à sa femme Désirée, le 25 juin : « Je n'ai pas encore vu Sir Walter Scott, mais je dois lui être présenté ce matin à la cour de justice, où il siège comme greffier. Je te quitte pour y aller⁵⁹. » Hélas, cette rencontre ne put avoir lieu et le texte dit clairement la grande déception de Nodier : « S. Walter Scott qui exerce un emploi éminent dans la judicature, aurait pu se trouver là. Il n'était malheureusement pas venu, et j'ai perdu mon voyage. Nous ne verrons que l'Écosse⁶⁰. » Malgré ce contretemps bien regrettable, *Promenade* multiplie les références à l'illustre chante écossais et à ses œuvres, notamment le poème narratif *La Dame du lac*⁶¹ et le roman *La Prison d'Édimbourg*⁶².

Cependant, avant le voyage en Écosse, Nodier n'a rien publié qui témoigne de son admiration pour Walter Scott. Il ne le mentionne jamais dans son Cours de Belles-Lettres de Dole, et pour cause, Scott ne sera traduit en France qu'à partir de 1816. En 1819, on trouve un premier article dans le *Conservateur littéraire* - le jeune directeur en est Victor Hugo - intitulé « Walter Scott, *L'Officier de fortune*, *La Fiancée de Lammermoor* », article qui fait un éloge appuyé de celui qui est déjà connu comme l'auteur de *La Dame du lac*, *Les Puritains d'Écosse*, *Guy Mannering*, *l'Antiquaire*, *Waverley*, *Robroy* et *La Prison d'Édimbourg*⁶³. En revanche, dès la fin de l'année 1821, c'est-à-dire juste après la publication chez Barba de *Promenade*, il donne à *La Quotidienne* deux articles qui saluent la parution des *Œuvres complètes* de Scott, chez Gosselin⁶⁴.

⁵⁸ Voir page 169.

⁵⁹ On trouvera le texte des quatre lettres envoyées à Désirée Nodier, pendant le voyage d'Écosse dans *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*, éd. G. Zaragoza, *op. cit.* p. 147-152.

⁶⁰ Voir page 140.

⁶¹ Voir p. 196 et 204.

⁶² Voir p. 139.

⁶³ Voir Victor Hugo, *Œuvres complètes*, édition chronologique Massin, Paris, Club français du livre, 1967, tome 1, p. 479.

⁶⁴ On trouvera ces deux articles (17 et 31 décembre 1821), ainsi que ceux des 29 août et 17 octobre 1823 dans *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*, éd. G. Zaragoza, *op. cit.* p. 153-169. On consultera aussi Raymond Setbon, *Libertés d'une écriture critique, Charles Nodier*, Genève, Slatkine, 1979, « La Découverte de Scott », p. 196-206.

La connaissance que Nodier a de l'Écosse est donc avant tout livresque : par sa découverte d'Ossian, depuis 1796 au moins, puis plus tard celle de Scott ; à ce double titre, Charles Nodier est bien le représentant d'une génération qui comme lui, s'est enchanté des poèmes de « l'ancien barde », puis des romans de Jedediah Cleishbotham, alias « l'auteur de Waverley ⁶⁵ » ; néanmoins, il est un des rares écrivains du temps à pousser la curiosité pour le pays des Highlands, jusqu'à projeter un voyage non plus imaginaire, mais bien réel.

À cela, plusieurs raisons : la première est que Nodier a l'âme d'un voyageur bien plus que ses contemporains⁶⁶ et que sa curiosité littéraire se double d'une curiosité de botaniste et d'entomologiste. De plus, il se passionne, depuis quelques années, pour le problème de la conservation des monuments historiques en France, s'insurgeant contre la fameuse « bande noire⁶⁷ » et se laissant entraîner dans une vaste opération de voyages en terres provinciales et entreprise éditoriale tout à la fois.

En 1819 en effet, la famille Nodier a emménagé au n°1 de la rue de Choiseul et Charles y constitue un cercle d'amis qu'il reçoit régulièrement pour échanger idées et projets. C'est là qu'il accueille entre autres personnalités, Isidore Taylor et Alphonse de Cailleux, ses futurs compagnons de voyage en Écosse. C'est probablement lors de ces échanges amicaux, rue de Choiseul, que vit le jour le projet des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'Ancienne France*, dont l'initiative revient selon Marie Mennessier-Nodier à Taylor⁶⁸. Il s'agissait d'explorer les provinces françaises les unes après les autres et de répertorier les richesses patrimoniales de chacune d'entre elles : travail novateur et fort ambitieux puisque rien n'existait en la matière. Le premier déplacement fut en direction de la Normandie et c'est,

⁶⁵ Ce sont les pseudonymes sous lesquels Walter Scott signe ses premiers romans.

⁶⁶ « On peut être surpris de constater, à la lecture de sa biographie, que Hugo a peu voyagé. On s'attendrait, en effet, à ce que ce poète de l'image, nourrisse son inspiration des découvertes qu'il aurait pu faire de telle ou telle autre contrée lointaine. Il n'en est rien. Contrairement à Chateaubriand qui semble avoir été son modèle, pour un temps – on connaît le fameux souhait "être Chateaubriand ou rien" – Hugo n'a jamais exploré le continent américain et n'a jamais visité la Terre Sainte entre autres voyages. Non, les quelques déplacements qu'il a entrepris restent dans le périmètre européen ; même encore doit-on ajouter dans les marches de la France ou peu s'en faut. Constat décevant s'il en est, si ce n'est que le voyage hugolien est bien plus peut-être un voyage intérieur, un « voyage égotiste » selon l'expression de Claude Gély. » Georges Zaragoza « Voyage et voyageurs dans le théâtre de Hugo », in *Alexandre Dumas y Victor Hugo, viaje de los textos y textos del viaje*, éd. Àngels Santa y Francisco Lafarga, Leida, El fil d'Ariadna, Pagès, 2006, p. 497.

⁶⁷ Voir note 87, p. 128.

⁶⁸ « M. Taylor auquel revient l'honneur de cette grande œuvre, y apporta son talent, son infatigable ardeur et son activité persévérante bien longtemps après que Charles Nodier et M. de Cailleux, ses deux collaborateurs, s'en furent distraits et lassés. Les entreprises immenses et les difficultés qu'elles présentent sont devenues depuis plus familières encore au baron Taylor; je doute cependant qu'il en ait conçu de plus aventureuse que celle de ce livre, vaste comme l'Encyclopédie, exécuté avec un luxe royal, qui devait coûter des millions, et qu'on entamait avec cinq cents francs. » Marie Mennessier-Nodier, *Op. cit.*, p. 242.

toujours d'après Marie Mennessier-Nodier, ce premier voyage qui fit naître l'envie chez les trois voyageurs de franchir la Manche : « On se consola d'être revenu à Paris qu'en cherchant un nouveau prétexte pour le quitter. Ce n'était pas impunément que les auteurs des *Voyages dans l'ancienne France*, avaient foulé le sol de Guillaume le Conquérant, ils résolurent, encouragés par l'exemple, d'aller débarquer en Angleterre⁶⁹. » C'est à Charles Nodier que reviendra la tâche de rédiger l'introduction du premier volume des *Voyages pittoresques*, paru en 1820. Ces pages, « les plus belles qu'il ait écrites⁷⁰ » peuvent être lues comme un manifeste du voyage romantique et en particulier en ces lignes :

La carrière que nous nous sommes ouvertes sera infiniment moins étendue. Ce n'est pas en savants que nous parcourons la France, mais en voyageurs curieux des aspects intéressants et avides des nobles souvenirs. [...] Ce voyage n'est donc pas un voyage de découvertes; c'est un voyage d'impressions, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Nous ne marchons pas sur la trace de l'histoire. Nous ne l'appelons à concourir à nos émotions qu'autant qu'elle les fortifie de ses graves témoignages, et qu'elle agrandit encore par quelque récit imposant la majesté des monuments. Il y a plus ; nous n'accueillons jamais avec un intérêt plus vif les renseignements qu'elle nous a transmis, que lorsqu'ils nous parviennent par la voie de la tradition, et que la mémoire des hommes, frappée d'un souvenir qui retentit à travers les siècles, rend à notre esprit l'histoire sensible et vivante⁷¹.

C'est déjà toute la philosophie du voyage qui présidera à celui qui conduira les trois mêmes compagnons en 1821 en terre britannique.

Le jeune peintre Eugène Isabey, déjà présent lors du déplacement en Normandie, voit son rôle officiellement reconnu pour le voyage en Angleterre et en Écosse puisqu'il est chargé d'en dessiner certaines vues : c'est lui qui fournira deux des trois vignettes illustrant *Promenade*. La tempête qui attendait le quatuor lors d'une rocambolesque traversée de la Manche allait peut-être vite faire regretter à ce jeune homme, il ne fêtera ses 18 ans qu'à la fin du mois de juillet de cette année 1821, de s'être embarqué dans cette aventure au pied levé, suite au désistement de Désirée, la femme de Charles. Toujours est-il que Marie Nodier, relatant l'épisode de la tempête, consigna, non sans quelque esprit, que « ce fut avec ces dispositions hostiles que s'abordèrent pour la première fois l'Océan et le plus prestigieux des

⁶⁹ *Ibid.*, p. 246.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 243.

⁷¹ Ch. Nodier, I. Taylor, Alph. de Cailleux, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Paris, Didot, 1820.

peintres de marine de notre époque⁷². » Et en effet, au cœur de la tempête, le jeune Isabey, souhaitant abrégier ses souffrances, supplia Nodier de le passer par-dessus bord ! Le chemin vers l'Écosse était encore loin mais la couleur s'annonçait déjà : mer déchaînée, pluie diluvienne et *fog* typiquement britannique, magnifiés plus tard par l'aquarelliste Turner dans *Staffa – Fingal's Cave* (1832), allaient souhaiter la bienvenue à ce quatuor de Français venus, imprudemment, défier des Éléments qui ne reconnaissaient pas les lettres de recommandation que ceux-ci possédaient pourtant. Nodier lui-même allait longtemps se souvenir de cet épisode fameux, *La Fée aux Miettes* en garde les stigmates au chapitre XI, au moment de retrouver Michel le charpentier tentant de rejoindre Greenock par la voie maritime :

Nous commençâmes à cingler, par un beau temps fixe, avec une rapidité si incroyable, qu'il nous fallait filer plus de nœuds par heure que jamais fin voilier de la côte n'en avait compté dans un jour. Le matin du lendemain, le temps se brouilla, et l'horizon devint si confus qu'il nous était impossible de déterminer la hauteur du soleil. Bientôt l'aiguille de la boussole se mit à tourner sur son pivot d'une manière extravagante, au point qu'elle s'effaçait à l'œil comme le rayon d'un char emporté par des chevaux effrayés. Tous les rums de vent couraient les uns sur les autres, comme si l'atmosphère n'avait été qu'une trombe, et le vaisseau, avec ses voiles carguées, sifflait horriblement en roulant sur l'Océan comme une toupie gigantesque. Des oiseaux d'une figure épouvantable se prenaient dans les mailles de nos bastingues, des poissons monstrueux tombaient en bondissant sur le tillac, et le feu Saint-Elme jaillissait de toutes les pointes de nos mâts et de nos manœuvres, en flammes si pressées qu'on aurait dit la gerbe épouvantable d'un volcan. Ce qui m'étonnait le plus dans ce spectacle, c'est que le capitaine fumait paisiblement sa pipe sur le pont, sans prendre garde aux phénomènes de la mer et du ciel, et que l'équipage dormait tranquille autour de lui, quand tout s'abîma⁷³.

L'exotisme qui berce l'Écosse peut vite tourner au cauchemar météorologique. C'est bien par l'esthétique des brumes, consubstantielle à l'exotisme du Nord, que s'épanche le fantastique comme un voile insoluble sur la réalité. En ce sens, l'Écosse est bien une source de fantastique où fumées, vapeurs et brouillard aiguisent, en un souffle, la perturbation de l'espace et du temps et la confusion des sens. Le réveil du domaine de tous les possibles peut alors régner sans que nulle explication, pas même la Providence, ne vienne remettre en cause l'événement fantastique. Ainsi, Michel renonce-t-il à chercher la moindre logique au calme apparent du capitaine et de l'équipage du navire se trouvant pourtant confrontés au déchaînement des Éléments et à la terrible tempête qui leur coûteront la vie. Il est d'ailleurs singulier de noter que c'est bien l'arrivée subite du brouillard, bien qu'il ne soit pas nommé

⁷² Marie Mennessier-Nodier, *Op. cit.*, p. 248. Le récit de la fille de Nodier est publié, rappelons-le, en 1867, « époque » à laquelle Eugène Isabey (1803-1886) est un peintre et aquarelliste virtuose reconnu, en particulier, dans la spécialisation évoquée par Marie Nodier. On doit notamment à Isabey, à cette même période, sur le thème de la tempête maritime et du naufrage, thèmes romantique s'il en est, une *Tempête devant Saint-Malo*, exécutée en 1860, et un *Naufrage du trois-mâts "Emily" en 1823*, réalisé pour le Salon de 1865.

⁷³ Voir également *Promenade*, chap. II, « Passage de Dieppe à Brighton », p. 89-92.

directement, qui déclenche cette ambiance de fin du monde et précipite la catastrophe. Le soleil lui-même passe pour mort, comble d'ironie glaciale sous une latitude où les nuits sont plus courtes qu'à l'accoutumée. Cette angoissante image de fin du monde, d'un jour sans fin ni commencement qui fige le temps faute d'astre solaire présent, se retrouve également dans *Trilby* où le frénétique, conçue comme une variable climatique avec ses mouvements ascendants et son apogée, vient nimer le pittoresque sauvage :

La voix de Jeannie s'était élevée de manière à se faire entendre autour d'elle, car elle se croyait seule alors. Elle suivait les longues murailles du cimetière qui à cette heure inaccoutumée n'est fréquenté que par les bêtes de rapine, ou tout au plus par de pauvres enfants orphelins qui viennent pleurer leur père. Au bruit confus de ce gémissement qui ressemblait à une plainte du sommeil, une torche s'exhaussa de l'intérieur jusqu'à l'élévation des murs de l'enceinte funèbre et versa sur la longue tige des arbres les plus voisins des lumières effrayantes. L'aube du Nord, qui avait commencé à blanchir l'horizon polaire depuis le coucher du soleil, déployait lentement son voile pâle à travers le ciel et sur toutes les montagnes, triste et terrible comme la clarté d'un incendie éloigné auquel on ne peut porter du secours. Les oiseaux de nuit, surpris dans leurs chasses insidieuses, resserraient leurs ailes pesantes et se laissaient rouler étourdis sur les pentes du Cobler, et l'aigle épouvanté criait de terreur à la pointe de ses rochers, en contemplant cette aurore inaccoutumée qu'aucun astre ne suit et qui n'annonce pas le matin⁷⁴.

Admirable description que cet élan du fantastique, cet éveil d'une Nature toute puissante, effrayante vision qui confine à l'hypotypose gothique où « bêtes » et végétaux annoncent une « aurore » sans « matin », un jour d'un *genre* nouveau, celui de la frénésie⁷⁵. Les environs du « cimetière », lieu frénétique par excellence, se réveille au son d'un « gémissement qui ressembl[e] à une plainte du sommeil » qui est aussi celui d'une prose poétique ne connaissant, à pareille époque, guère d'équivalent dans la littérature française. Cette nuit éternelle, ouatée dans une ambiance diaphane qui refuse les amabilités du jour, se nimbe dans le monde sans repère des rêves, tant on sait l'importance qu'accordait Nodier aux phénomènes du sommeil⁷⁶. Il est également question dans *Promenade* du crépuscule écossais et de son « inquiétante étrangeté », comme disent les traducteurs de Freud, alors que le diariste s'apprête à vivre une mémorable nuit des Highlands :

⁷⁴ *Trilby*, p. 326.

⁷⁵ Rappelons que Nodier avait publié en septembre 1821, durant sa période écossaise, *Smarra, ou les Démons de la nuit* qui préfigure, bien que Nodier s'en défende dans la Préface de ce conte, le genre frénétique et qu'il donne lui-même cette dénomination à cette littérature promise à un bel avenir dans la décennie 1820-1830. On se reportera aux écrits théoriques de Nodier sur cette question : « Avertissement des traducteurs », in *Bertram, ou le Château de St.-Aldobrand*, tragédie en cinq actes librement traduites de l'anglais du Rév. R. C. Mathurin par MM. Taylor et Ch. Nodier, Paris, Ladvoat, 1821, p. i-xi et « *Le Petit Pierre*, traduit de l'allemand, de Spiess (I) », in « Critique littéraire », *Annales de la littérature et des arts*, t.2, Paris, 1821, p.77-83. Il convient également de mentionner un important essai de Nodier, *Du fantastique en littérature*, dont la *Revue de Paris* offre la lecture en novembre 1830. Ce texte est partiellement reproduit dans l'éd. des contes de Nodier donnée par Patrick Berthier (cf. « Notice sur les éditions et les manuscrits » de la *Trilogie* p. 53-58).

⁷⁶ On consultera avec profit l'essai de Nodier intitulé *De quelques phénomènes du sommeil* paru dans la *Revue de Paris* en février 1831. Là encore, on en trouvera un extrait dans l'éd. de P. Berthier.

Les nuits des montagnes d'Écosse ont un caractère particulier de solennité que j'avais cru deviner, mais qu'on ne peut apprécier tout à fait quand on n'a pas joui par soi-même de leur solitude et de leur silence. Depuis que le soleil s'était abaissé à l'horizon des vallées, presque tous les bruits qui annoncent la vie avaient cessé. Le dernier oiseau que j'avais vu était un héron qui se laissait tomber sur une île du lac ; après cela, je n'avais recueilli d'autre son que le frôlement d'une brise fraîche qui se glissait dans les longues herbes du rivage. Seulement vers minuit j'entendis crier les branches d'un pin sous le poids d'un animal puissant, et des ailes vigoureuses battirent le feuillage et les airs. C'était un grand duc qui traversait le ciel, tenant dans son bec un serpent qui roulait ses vastes anneaux autour des serres robustes de son ennemi, et qui les frappait de sa queue comme d'un fléau. Le désert était visible, et cette immensité de terre et d'eau sur laquelle dormait la lumière polaire, mais où il ne restait d'ailleurs ni mouvement ni vie, me parut plus austère que l'obscurité elle-même. Je m'enfonçai à dessein entre de noirs massifs de la forêt dans un sentier peu battu, mais qui révélait cependant le passage de l'homme, et je me sentis subitement saisir d'un mélange de crainte et de curiosité. Qui pouvait avoir pratiqué cette route mystérieuse, si loin de toutes les habitations et de tous les lieux où s'exerce ordinairement l'industrie du peuple ? un peu préoccupé de cette inquiétude, je n'écoutais pas sans émotion le retentissement de mes pas, et j'essayais de les répéter exactement pour m'assurer que c'était bien leur bruit que j'avais entendu⁷⁷.

Voilà une expérience autobiographique, frissons à l'appui, qui prouve bien la perméabilité ou la porosité du monde des rêves et celui de la vie éveillée, tant il est vrai, comme le dit si bien Gaston Bachelard, que « [l]a nuit et le silence sont les deux gardiens du sommeil⁷⁸. » Entre vapeurs et crépuscule, l'Écosse surnaturelle de Nodier est bien d'origine immatérielle. Point de Loch Ness ni de monstre lacustre à l'horizon du voyageur Nodier qui, d'ailleurs, n'a pas visité la région où se trouve le célèbre lac et la non moins fameuse créature fantastique, Nessy, censée s'y loger⁷⁹.

Moins préhensible par nature et peut-être moins spectaculaire aussi, le fantastique immatériel de l'Écosse des Romantiques est dans les airs. L'exotisme du Nord qui attire les voyageurs et les conteurs d'histoire folklorique est bien porteur de fantastique par la fantasmagorie, et la trilogie écossaise de Nodier trouve peut-être là, *in fine*, son unité. La fiction, en la matière, ne fait que prolonger l'expérience vivante du voyage. De la fantasmagorie aux fantômes, du royaume de Morven aux esprits des défunts guerriers peuplant la mythologie ossianique, il n'y a naturellement qu'un pas, et c'est celui que Nodier

⁷⁷ *Promenade*, chap. XXVI, « Les Gypsies », p. 206-207.

⁷⁸ Gaston Bachelard, *L'Air et les songes – Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, Corti / Le Livre de poche, coll. Biblio Essais, 1943, p. 36.

⁷⁹ Le Loch Ness est proche d'Inverness, beaucoup plus au Nord de l'Écosse par rapport à la région des Trosachs visitée par Nodier. Le monstre du Loch Ness est une légende qui s'est vraiment propagée et popularisée au XX^e siècle, à partir de photographies truquées censées représenter Nessy dans son milieu naturel. Notons toutefois que l'origine de cette légende est, en revanche, très ancienne et liée à Colomba (VI^e s.), le saint évoqué par Nodier dans *Trilby* : « Colomba [...] sauva l'un de ses compagnons attaqué par un monstre sorti des eaux "avec la gueule ouverte et d'effroyables rugissements". Le miracle, semblable à beaucoup d'autres dans la vie des saints, ne serait qu'anecdotique si le lieu n'en était pas le Loch Ness. » Michel Duchéin, *Op. cit.*, p. 48, citant lui-même Adamnan, *Life of St. Colomba*, éd. W. Reeves, 1988, p. 88.

franchit à sa descente du Ben Lomond⁸⁰. Mais, à vrai dire, quoi de plus naturel ? L'Écosse n'est-elle pas unanimement reconnue comme le pays des fantômes et des châteaux hantés ? On sera toutefois peut-être surpris de constater la rareté des revenants dans les trois volets de cette trilogie. Mais succomber à cette observation et croire que ces manifestations soient aussi fréquentes que ne le disent les légendes populaires serait sans doute méconnaître et défier inutilement le monde de l'au-delà. Que le lecteur se rassure, il trouvera bien, si celui-ci s'en donne la peine, quelques ectoplasmes typiquement écossais au gré des pages qui suivent. Du fantôme d'Arthur le géant aux abords du lac Long, en rade d'Arrochar, au spectre du second époux de Marie Stuart, à Holyrood, de Moïna, héroïne ossianique réincarnée sous les traits de Mannah, batelière du lac Kattrine, aux sévères ombres de pierre du cimetière de la cathédrale de Glasgow, des esprits hantant les cauchemars de Michel le charpentier enfin, au fantôme de Trilby ayant quitté les rêves des filles de Coll Cameron, rivales de Jeannie, c'est toutefois bien selon des règles toutes britanniques sachant faire rimer apparition et discrétion que ces créatures se découvriront. La mémoire littéraire étant parfois aussi fragile que ces fugaces manifestations, et Nodier en sait quelque chose, convenons avec notre lecteur qu'il apparaîtrait utile et peut-être même agréable que ces dernières ne s'évanouissent point trop vite.

⁸⁰ Sur le rapport de Nodier aux fantômes, on lira avec intérêt l'article de Daniel Sangsue, « Bruits de fantômes chez Nodier », in *Fragmentos*, n°31, Florianópolis, juil.-déc. 2006, p. 43-56 [en ligne] : <http://www.periodicos.ufsc.br/index.php/fragmentos/article/viewFile/8397/7875>